

MÉMOIRES, NOTICES

VOYAGE DANS L'AOURAS

Par E. MASQUERAY (1).

Ouâd Taga, 7 juillet 1876.

Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir répondu si vite. Depuis le moment où je vous ai écrit ma dernière lettre datée de Haïdous, j'ai exploré définitivement au point de vue archéologique et ethnographique la haute vallée de l'Ouâd 'Abdi et la vallée de l'Ouâd Taga. Je me suis arrêté à la fin de cette course pour rédiger mon rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. Je demande, dans ma lettre, d'envoi qu'il soit communiqué à la Société de Géographie. Vous y verrez certainement beaucoup de détails que ne pouvait contenir ma lettre. En outre, sur la fin de ma tournée, j'ai appris des choses nouvelles que je n'ai pu vous communiquer à temps.

Ainsi je crois pouvoir répondre maintenant à cette question : *Trouve-t-on le souvenir d'un état de choses où il y aurait eu des nobles et des serfs dans l'Aouras?*

Les 'Abdi que j'ai présentés comme formant un bloc depuis Chîr jusqu'à Bali se décomposent en 'Abdi purs et 'Abdi assimilés. Les assimilés sont des Halaoua (qui ont laissé leur nom au village actuel), des Haidouça, et surtout des Oulâd Moûmen; on peut y ajouter des Oulâd Azzoûz.

Les Halaoua habitaient d'abord le plateau de Nâra. Les Haidouça, ou plutôt Haouâdsa, très-peu nombreux dans leur village, n'ont aucun souvenir de leur origine.

(1) Lettres adressées à M. Henri Duveyrier et communiquées à la Société dans sa séance du 18 octobre 1876. — Voir *Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1876, page 39.

Les Oulâd Moûmen prétendent venir du Maroc.

Les Oulâd Azzoûz sont un mélange de Touâba et d'Oulâd 'Abdi.

Les Oulâd 'Abdi les ont pour ainsi dire inscrits dans l'une ou l'autre de leurs quatre tribus, et les ont maintenus dans une infériorité visible encore, chez les Oulâd Moûmen principalement.

Il en résulte que les villages actuels, dénommés aujourd'hui villages des Oulâd 'Abdi, se décomposent en deux groupes que je nomme villages premiers et villages colonies. Les premiers sont :

Tarhit, Ghezal, Chîr, Arbia, Akherîb, Nouâder, Meddour, Tisekîfin.

Les seconds sont :

Bedroûna (Haouâdsa et Oulâd 'Abdi).

Halâoua (Halâoua et Oulâd 'Abdi).

Haïdoûsa (Haouâdsa et Oulâd 'Abdi).

Fedjdj El-Qâdi (Oulâd Moûmen presque exclusivement).

Thenîyet El-'Abdi,)

Telèts,)

Boû Rara,)

Bali.)

Oulâd Moûmen et Oulâd 'Abdi.

Les villages des Oulâd Azzoûz que je ne trouve portés sur aucune carte sont :

Sa'mmer En-Qela'at (Village *exposé au levant*).

Sa'mmer Ou Rhil-n-Zourît (colline des raisins *exposée au levant*).

Ta'qabt Ou *Ar* (colline du *lion*.)

Les Oulâd Moûmen étaient les pasteurs des 'Abdi. Les 'Abdi leur avaient imposé leur *coutume*. Les contestations graves des Moûmén étaient jugées à Chîr par l'ancien de la branche des Yoûsef (Oulâd 'Abdi).

Ces faits et beaucoup d'autres de même genre sont consignés dans mon rapport.

L'influence prépondérante de la Zaouïya des Ben 'Abbâs

semble n'avoir laissé place à aucune autre. D'ailleurs ils descendent du marabout Sidi 'Abd El Qâder El-Djilâni. (Le qâïd Mohammed Ben Habbâs m'a donné lui-même sa généalogie.) On jure encore communément « par la tête du qâïd Ben Habbâs ».

J'ai interrogé les indigènes à Boû Zina et dans l'Ouâd 'Abdi sur ce mot « Lbaou Nounzer ». D'après ce que j'ai appris, on désigne par un nom qui ressemble à celui-ci une petite vallée étroite qui sépare le monticule de Boû Zina de la montagne des Oulâd 'Abdi. Sur la carte Carbuccia on trouve écrit dans cette vallée : *Nounzeri*. Voici ce que m'ont dit les Oulâd 'Abdi.

Au siècle dernier, les gens de Boû Zina ayant égorgé un enfant de Chîr qui conduisait un troupeau de leur côté, et ayant refusé d'expier le meurtre, les Oulâd 'Abdi leur déclarèrent la guerre; mais Boû Zina les prévint en appelant les Oulâd Zeyân. C'était le moment où les 'Abdi faisaient paître le chîh (1) (en berbère *ithri*, *idhri*) dans la petite vallée dont je viens de parler. Les Oulâd Zeyân les y surprirent et leur tuèrent beaucoup de monde. Les 'Abdi appelèrent dès lors l'armée, et ensuite le lieu de leur défaite : « 'Aâm Oû *idhri* » au pluriel « 'Aâm Oû *Dhriân* » (de même ils disent encore aujourd'hui comme les Arabes : 'Aâm Boublik, l'année de la république lorsqu'ils rappellent l'insurrection de 1871). L'année suivante ils battirent les Zeyân dans le sud en un lieu qu'ils nomment 'Aâm Eç-Çahra (l'année du Sahara). J'en conclus que le mot *Nounzeri* (?) de la carte Carbuccia est le 'Aâm Oû thri que j'ai entendu. J'expliquerais de la même façon le mot *Nounzer*. Quant au mot *Lbaou*, je n'en puis rendre compte (2).

(1) *Artemisia Herba-alba* Asso, plante aromatique. H. D.

(2) M. Masqueray répond dans cette lettre à des questions que je lui avais posées. Je crois qu'il n'a pas trouvé l'origine du nom Lbaou-Nounzer, qui serait suivant moi la corruption du nom arabe du village de Boû Zina.

D'ailleurs voici ce que je sais touchant certains noms de villages de l'Ouâd El-Ahmar et de l'Ouâd 'Abdi.

Amentan, au nord-est de Djemmora et Beni Souik. Ce mot *Amentan*, que l'on écrit aussi *Temâtân* désignerait en berbère *un lieu élevé*.

Djemmora aurait pour étymologie le mot arabe *Djemmar*, cœur de palmier, et l'on raconte à ce propos qu'après une peste le seul habitant qui fût resté vivant dans ce lieu, mangeait des cœurs de palmiers. On l'avait surnommé *Boû Djemmar*.

Benî Souïk. Le mot *Souïk* désigne le grain d'orge presque mûr (un peu avant la moisson, mais après le temps où on l'appelle *gueçîl*), et l'espèce de plat qu'on en compose.

Chîr est le mot arabe *henchîr*, ruine.

Akherîb — *kherba*, ruine.

Ghezâl peut être le mot arabe *Ghezâl*, gazelle.

Tisekifîn est le mot arabe *Seqîfa*, plafond, terrasse, berbérisé.

Nouâder désigne en arabe la plate-forme sur laquelle on bat le blé.

Tarhit est le mot berbère qui signifie passage.

Bedrouna signifie *peau de mouton* en arabe. Je n'insiste pas sur Fedj El-Qâdi et Tenîyet El 'Abdi. J'ajouterai seulement que Tâgoûst s'écrit : *Tâgoûset* et qu'on appelle aussi bien ce village : *Nouâçer*.

Les Oulâd 'Aziz m'intéressent vivement, je vous l'assure ; mais j'espère bien en interroger les restes chez les Sel-lâoua.

L'oiseau *mirir* ou *hhennagroo* que je verrai sans doute m'est décrit comme un oiseau petit, à longue queue.

Cette lettre est à peine une réponse à la vôtre ; mais je la ferai suivre bientôt d'une communication analogue à la première. Je m'efforcerai de remplir le programme que vous me tracez. Pendant les mois de juillet, août et septembre, j'étudierai le Djebel Chelliya, les Touâba, les Benî

Melloûl (les blancs), et les Oudjâna. Ensuite, je travaillerai ailleurs; mais je ne quitterai cette région qu'après l'avoir étudiée de mon mieux.

Khenchela, 22 août 1876.

Une grave indisposition m'a forcé d'interrompre ma correspondance avec vous pendant ces jours derniers. Je suis tombé malade de fièvre et de fatigue à Khenchela, et mes deux hommes sont entrés à l'hôpital. Je me suis cependant assez vite rétabli. En ce moment l'air est étouffant, et la seule vue des plaines d'en bas à midi me fait peur. Maintenant que je puis tenir une plume, je me hâte de vous communiquer une des découvertes que j'ai faites dans ma dernière tournée, et qui, je pense, intéressera la Société de Géographie. Il s'agit d'une ville berbère que les indigènes nomment *Ichoukkân*, et que j'identifie avec la *Montagne du Bouclier* de Procope (Vandales II, 13) « ὄρος ἀσπίδος τῆ σφετέρᾳ γλώσση Λατῖνοι καλοῦσι τὸν χῶρον. »

La carte au $\frac{1}{400000}$ que j'ai sous les yeux porte, au sud du Enchir Timgâd (à l'est de Lambèse) un cours d'eau nommé par elle Oued Taga, qui se courbe autour d'une ondulation désignée par *Gouloua Trab*, et se dirige ensuite vers le nord-est. Ce cours d'eau reçoit avant de se courber, sur sa rive droite, un affluent qui lui vient du sud et que la même carte appelle Oued Addada. Cet affluent passe entre deux montagnes visiblement escarpées et laisse sur *sa droite* une masse de terrain nommée Bou Driassen. Un peu avant que cet affluent passe entre les deux montagnes, nous le voyons se composer de plusieurs ruisseaux; à droite, nous lisons Yabous, et au-dessus de ce mot, en petits caractères, Medjez Hamman.

La réalité est que d'abord le nom Ouâd *Tâga* (*sorte de génévrier*) doit être reporté plus haut, à la partie supérieure du cours d'eau, au lieu et place du mot Oued Firès (Firaz, mortier) qui doit lui être substitué. Car ce cours d'eau se

nomme Ouâd Tâga dans sa partie supérieure, et Ouâd Firaz dans sa partie inférieure. La plaine qu'il traverse en se courbant vers le nord se nomme plaine de Firaz. Ensuite le nom de l'ondulation *Gouloua Trab* doit s'écrire Guela'a Et-Terâb (le château de terre végétale). Troisièmement, le Boû Driassen doit être reporté sur la *rive gauche* de l'Ouâd Addada, et il faut écrire ce nom Boû Driésen Ou Driâs. (Le mot Driésen Ou Driâs est le pluriel double du mot Drîs, et Drîs désigne en Châwi la plante que les Arabes appellent Boû Nafa'a.) Quatrièmement, j'ai vu de mes yeux, comme tout le reste de ce pays, Ouâd Addada; mais les indigènes ignorent un tel nom. Ils ont divers noms pour les divers affluents qui le composent avant qu'il passe entre les deux montagnes dont j'ai parlé, pour aller rejoindre l'Ouâd Firaz. Ces affluents se réunissent dans une plaine d'étendue médiocre dont une partie se nomme Tâhammâmt (La Chaude), et la plaine entière est communément appelée Tâhammâmt. L'affluent principal se nomme Ouâd Tâhammâmt.

Au nord s'étend donc une grande plaine nommée plaine de Firaz, au sud une plaine plus petite nommée Tâhammâmt. Entre les deux court une chaîne de montagnes; mais elles sont unies par un cours d'eau, qui sort de la plaine de Tâhammâmt et coupe la chaîne de montagnes; j'ajouterai que ce cours d'eau qui n'est autre que l'Ouâd Tâhammâmt, porte, pendant son passage à travers la chaîne, le nom de Ouâd des Seba'a Regoùd, et je donnerai plus loin l'explication de ce nom. Enfin, la chaîne de montagnes au point où elle est coupée par l'ouâd, se nomme, à gauche Boû Driésen, et à droite Djebel Kharroûba.

Ce passage de la plaine de Tâhammâmt dans celle de Firaz est particulièrement célèbre. Les indigènes le désignent d'ensemble par le nom de Foumm Qosantina, bien qu'ils se servent aussi du nom de Khânga Seba'a Regoùd (Défilé des Sept Dormants).

Ce qui suivra fera mieux comprendre encore l'appellation de Foumm Qosantîna (Bouche de Constantine). Cependant je puis dire déjà que la passe que s'est creusée le torrent entre le Boû Driesen et le Kharroûba, extrêmement profonde et bordée de rochers abrupts, ressemble étrangement au ravin du Roumel autour de Constantine. Il n'est personne que ce rapprochement ne frappe en passant par là. Quant au nom de Khânga Seba'a Regoûd, une légende veut que les Sept Dormants, que l'on retrouve un peu partout en Algérie, sommeillent au fond d'une caverne pratiquée par les eaux dans la muraille qui surplombe la rive gauche de l'ouâd. Là, dit-on, est leur Djama'a. Les indigènes viennent former et accomplir des vœux à l'entrée de cette caverne, et ils y ont laissé une quantité considérable de vieux plats. J'ai pénétré jusqu'au fond de la caverne des Seba'a Regoûd en rampant sur le ventre et en m'éclairant de mon mieux avec une bougie, malgré les instances des Châwi qui craignent d'y rencontrer des djinn, des ogres ou des panthères. Je n'y ai rien vu d'intéressant.

Le chemin qui fait communiquer la plaine de Firaz avec celle de Tâhammâmt suit le cours de l'ouâd, et par conséquent le fond du ravin. Le voyageur jouit ainsi d'un merveilleux spectacle; car les roches de grès des deux côtés, découpées en forme de tours, ne s'élèvent pas de moins de deux cents mètres; mais il ignore ce qui est au dessus à droite et à gauche, et c'est pourquoi la ville berbère d'Ichoukkân est demeurée jusqu'ici inconnue, avec ses deux mille tombeaux.

Le plan ci-joint, que j'ai levé sur le terrain, à $\frac{1}{10000}$, fait saisir sans peine tous les détails accessoires qui achèvent la figure de cette région (1). Sur les pentes nord du Boû Driesen, un certain nombre de torrents se réunissent, et tendent

(1) Voir la réduction à $\frac{1}{15000}$ du plan d'Ichoukkân qui est donnée dans ce numéro. (Réd.)

vers l'ouâd des Seba'a Regoûd au moment de sa sortie. Le petit cours d'eau qui en résulte (et qui n'est pas porté sur la carte) s'est creusé un lit profond, comme le torrent des Seba'a Regoûd. Ses bords sont taillés en forme de précipice. Les indigènes nomment cet effroyable ravin : Khânguet El-Akhra (Défilé de l'Autre monde), appellation analogue à celles de Val d'Enfer, Trou du Diable, etc.

Il en résulte que le terrain élevé compris entre la Khanga Seba'a Regoûd et Khânguet El-Akhra, a la forme d'un fer de lance dont les deux côtés tombent perpendiculairement, absolument abrupts. Cette sorte de presqu'île isolée, et comme suspendue, présente exactement la forme de la ville de Constantine, et c'est de la forme de ce terrain que dérive bien certainement le nom de Foumm Qosantîna.

Lorsqu'on vient de Timgâd ou de Lambèse et qu'on veut aller droit sur Medîna du Chelliya pour atteindre la vallée des Oulâd Dâoud, il faut passer par là. Il n'y a point d'autre passage; mais, je le répète, la plupart des voyageurs suivent le lit du ravin des Seba'a Regoûd et par suite négligent les hauteurs qui les dominent.

Le hasard fit qu'en passant à mon tour de la plaine de Firaz dans celle de Tâhammâmt, je ne suivis pas le chemin ordinaire. Comme j'étais arrivé, venant du nord, au point de jonction des deux ravins, de l'Akhra, et du Seba'a Regoûd, mon guide prétendit que le chemin tracé au fond du ravin des Seba'a Regoûd était encombré de rochers, impraticable, et assura qu'il valait mieux monter droit par dessus la montagne, entre les deux ravins. J'hésitai quelque temps, parce que la pointe que nous avions devant les yeux, composée d'assises superposées comme les plaques d'un bouclier, et bombée comme une carapace de tortue, me paraissait insurmontable; mais je reconnus bientôt que les pieds de nos chevaux et de nos mulets pouvaient mordre sur le grès qui constitue tout ce terrain, et, après une courte ascension, je me trouvai sur un plateau étroit, bordé

de précipices, comme je l'ai décrit plus haut. Je le suivais dans sa longueur, du nord au sud, pour redescendre de l'autre côté dans la plaine de Tâhammâmt. Tout à coup, j'aperçus sur ma gauche d'énormes blocs de pierre singulièrement distribués. J'y allai, et après une courte inspection, je résolus d'y travailler. J'y suis resté cinq jours. Il y a bien là certainement une ville berbère. Le fer de lance compris entre la Khânguet El-Akhra et la Khângua Seba'a Regoùd est séparé du reste du plateau par une longue muraille qui va d'un ravin à l'autre, et l'isole complètement. Cette muraille se compose de gros blocs mal taillés. A l'intérieur sont des traces de murs et des ruines évidentes de grosses maisons, dont l'appareil très-grossier exclut toute idée de construction romaine. Du côté du ravin du Seba'a Regoùd, et juste au bord du précipice on trouve les débris d'une forteresse de même genre, et, du côté du ravin de l'Akhra, des sortes de grosses tours défendent aussi l'accès de la ville. Malgré toutes mes recherches, il m'a été impossible de trouver là une seule inscription, et je dois dire que jusqu'ici je n'en ai jamais encore trouvé dans les ruines berbères. D'ensemble, l'aspect de cette ruine est cyclopéen.

Les Berbères nomment ce lieu Ichoukkân, je n'ai pu encore déterminer la signification de ce nom. *Ich* signifie corne; mais que peut vouloir dire *Kân*, que j'ai entendu ailleurs prononcer *Qôn*?

En dehors de la ville, sur le plateau, commencent immédiatement les tombeaux. Ils se suivent en longues lignes du sud au nord, principalement le long du ravin des Seba'a Regoùd. Auprès de la muraille, ils sont pressés les uns contre les autres, de telle sorte qu'on ne peut savoir si ce sont des bases de tours ou des tombeaux véritables. Quelques-uns sont encore très-bien conservés. Ils ont la forme de tours de 5 mètres de diamètre environ et d'une épaisseur de 1 mètre 50 centimètres, quelquefois 2 mètres; ils sont composés de fortes pierres, grandes et bien ajustées.

Ils ont 2 mètres 50 centimètres ou 3 mètres de hauteur, et sont recouverts de larges dalles. Je dis que ces sortes de monuments sont des tombeaux, parcequ'ils sont tout à fait analogues à d'autres plus petits dans lesquels j'ai trouvé des squelettes; mais j'avoue que j'en ai fait ouvrir deux sans résultat. Je n'ai pas pu poursuivre cette recherche, parce que mes moyens étaient insuffisants. Bien que j'eusse huit hommes à ma disposition et plusieurs leviers, il m'a fallu reculer devant la masse de ces énormes pierres.

On peut compter deux ou trois cents tombeaux plus ou moins ruinés sur le plateau de Ichoukkân, depuis la ville jusqu'au point où le terrain s'abaisse vers la plaine de Tâhammâmt.

Cette nécropole est cependant bien peu de chose en comparaison de la multitude de tombeaux circulaires qui couvrent, à droite et à gauche d'Ichoukkân, les pentes du Boû Driesen et le Kharroûba tout entier. Je n'exagère pas en disant qu'on en trouve mille sur le Boû Driesen et deux mille sur le Kharroûba. Ceux du Boû Driesen sont relativement mal conservés. La plupart se suivent en ligne le long d'un ravin affluent de l'Ouâd Tâhammâmt; mais on peut dire qu'ils sont disposés au hasard sur le flanc de la montagne. J'en ai fait ouvrir plusieurs sans grand succès. L'eau, qui pénètre si facilement le grès, a détruit presque entièrement les squelettes en cet endroit. J'ajouterai que sur un des mamelons du Boû Driesen j'ai constaté une sorte de grande construction composée de murs cyclopéens et de tours à ras du sol; mais il m'est bien difficile d'affirmer si ce sont des tours de défense ou des tombeaux. — Il n'en est pas de même sur le Djebel Kharroûba, c'est-à-dire sur la rive droite et au-dessus du ravin des Schâ'a Regoûd. Le seul spectacle de cette nécropole immense, dont les tombeaux sont pressés, grands et petits, comme les maisons d'une ville, est déjà une récompense pour l'explorateur. Elle est

dans une situation admirable, d'où l'on découvre au nord toutes les plaines de la Chahra et la longue ondulation du Boû 'Arif. Là, dans les parties élevées de la montagne où le terrain est assez plan, les eaux sauvages n'ont point eu autant d'action que sur les pentes de Boû Driesen. On pourrait y travailler pendant un mois, et tous les jours avec succès.

Le type de ces tombeaux est constant. Au milieu, une petite chambre rectangulaire composée de quatre dalles, deux longues sur les flancs, deux plus petites à la tête et aux pieds; autour de cette chambre, huit ou dix cercles de pierres dont le volume va croissant du centre à la circonférence; au-dessus, une plaque à peu près circulaire.

Cependant, au milieu de ces tombeaux s'élèvent des tours dont l'intérieur offre la figure d'un carré grossier. Ces tours, composées de grosses pierres sèches, sont revêtues d'abord de caillasse, puis de pierres énormes; elles sont également couvertes d'une dalle dont les dimensions sont souvent surprenantes. Ces tours sont-elles des tombeaux de personnages considérables ou des habitations? Leur élévation au-dessus du sol est d'environ 2 mètres. J'ai toujours trouvé des squelettes avec certitude dans ce que j'appelle proprement les tombeaux, et je n'ai jamais rien trouvé dans les tours. Toutefois j'ai ouvert trop peu de ces tours pour oser conclure.

Le point capital est l'orientation de la chambre des tombeaux. Cette orientation est nord-nord-ouest. Quant à leur distribution générale suivant certaines lignes, je pense maintenant que les indications qu'on en tire sont sans valeur. Sur le Kharroûba comme sur le Boû Driesen, et ailleurs, ils sont agglomérés sans direction voulue. La seule loi générale est que, s'ils sont en petit nombre, ils se suivent les uns derrière les autres le long de la colline qui les porte, en se conformant à l'orientation de cette colline, quelle qu'elle soit. C'est l'orientation de la chambre sépulcrale qui seule peut avoir une valeur ethnographique.

En second lieu, le squelette se trouve au fond de cette chambre, reposant sur le sol, accroupi, la tête vers le nord-nord-ouest. On ne trouve pas toujours de poterie à côté de la tête, dans les tombeaux du Kharroûba, comme dans ceux de la plaine de Nerdi. J'ai trouvé dans certains tombeaux la poterie seule et point de squelette. Plusieurs tombeaux aussi étaient complètement vides, bien que la dalle n'eût pas été déplacée. J'ai même trouvé dans un tombeau cette exception singulière : un squelette la tête tournée vers le sud.

Je n'ai jamais rencontré d'ornements, sinon un anneau de cuivre.

J'ai fait ouvrir et fouiller trente tombeaux environ sur le Kharroûba, sans compter ceux que j'ai fouillés sur le Boû Driésen et sur le plateau de Ichoukkân. Je n'ai eu de succès véritable que sur le Kharroûba. Là j'ai pu enlever plusieurs têtes entières que j'ai emballées avec soin dans deux caisses, en y joignant de la poterie et des hélices que j'ai trouvés en dessous des ossements. Il est difficile d'imaginer le soin qu'exige le dégagement d'une tête dans un tombeau circulaire. Les os sont friables comme du papier brûlé, et il faut travailler au couteau pendant longtemps ; mais, Dieu merci, j'ai réussi.

Jusqu'ici ces crânes berbères, que je soumettrai d'ailleurs au jugement des spécialistes à Paris, me semblent en tout point semblables aux nôtres.

L'antiquité classique a-t-elle connu cette ville berbère ? Cette question dépend étroitement, comme je vais le montrer bientôt, de la détermination du Aurasius Mons, que je crois être le Mehmel des Oulâd 'Abdi. J'insisterai d'abord sur cette détermination, parce qu'elle est capitale.

Procope parle deux fois du mont Aourâs. Il avait fait la guerre dans le pays, il le connaissait et ses affirmations doivent être pour nous d'une grande valeur ; cependant, elles sont étrangement contradictoires.

Premièrement, il déclare (Vandales, II, 13) que l'Aourâs

est une montagne élevée, située à treize jours de marche de Carthage, et tout à fait remarquable; car elle est abrupte de toutes parts, et cependant au sommet on trouve un large plateau bien arrosé, couvert d'arbres et de moissons. Elle est longée par le fleuve Amigas qui arrose toute cette contrée: ποταμὸν Ἀμίγαν ὃς τὸ Αὐράσιον, παραρρέων ἀρδεύει τὰ ἐκεῖνη χωρία. La ville de Timgâd est située à l'entrée de la plaine, à l'est, et près de l'Aourâs: πόλιν Τάμουγαδιν ἢ πρὸς τῷ ὄρει ἐν ἀρχῇ τοῦ πεδίου πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον...

Cette description convient parfaitement au Djebel Mehmel de l'Ouâd 'Abdi. Le fleuve Abigas serait alors l'Ouâd Tâga qui, après avoir suivi une longue vallée à peu près parallèle au Mehmel, contourne la plaine de Timgâd, et va se perdre du côté de Chemora dans la direction du nord-est. Timgâd est située non pas à l'est, mais au nord-est du Mehmel; cette différence peut être négligée. D'ailleurs, directement à l'ouest de Timgâd, il n'y a pas de montagnes.

Secondement, le même Procope nous apprend (*ibid.*, 19) que le fleuve Abigas descend de l'Aourâs ῥῆι ἐκ τοῦ Αὐρασίου, et que ce fleuve Abigas passe à peu de distance de la ville de Bagai. Or la rivière qui passe près de Baghaï et prend sa source dans le sud-est est l'Ouâd Boû Roughal lequel descend du Djebel Ma'afa; mais il ne saurait s'agir ici d'une montagne à l'est et près de laquelle serait la ville de Timgâd; car Timgâd se trouve de beaucoup à l'ouest de Bagai (Baghaï) et de l'Ouâd Boû Roughal. Cependant, par une étrange coïncidence, le Ma'afa peut convenir presque aussi bien que Mehmel des Oulâd 'Abdi à la description du Aurasius Mons. Lui aussi a la forme d'une large table inaccessible surtout du côté du sud; lui aussi possède des sources nombreuses, et dans l'antiquité il devait être couvert de cultures et de vergers.

Voilà donc deux Aourâs: l'un qui est longé par le fleuve Amigas, l'autre qui donne naissance au fleuve Abigas, La ville de Timgâd est à l'est et au pied du premier; le

second n'est pas bien éloigné de la ville de Baghaï. Procope nous montre Salomon dirigeant deux expéditions contre l'Aourâs. La première fois, le général grec essaye sans succès d'enlever l'Aourâs à Iabdas. La seconde fois le point d'appui des opérations de Salomon est Baghaï. Les châteaux berbères de l'Aourâs sont pris successivement par les troupes de Byzance, et Iabdas est mis en fuite.

Comment concilier tout cela? On peut y parvenir en considérant de près la nomenclature actuelle.

J'ai déjà marqué, dans une lettre précédente, que j'avais trouvé dans le Bellezma une colline nommée Irhil Aourâs. Le Bellezma est à l'ouest de Batna, bien loin de Timgâd et de Baghaï. Pareillement, à l'extrémité opposée, dans le bassin de l'Ouâd Mellagou, sur la rive gauche, en face de Bou Hammâma, un contre-fort du Djebel Fara'oûn se nomme Irhil Aourâs, et près de Kenchela nous voyons une ondulation désignée *sur la carte* par ce mot Djebel Aouress. Je n'ai pas besoin de rappeler que tout le haut pays des Oulâd 'Abdi et des Touâba s'appelle Aourâs et que le qaïd Mohammed Ben 'Abbâs signe qaïd de l'Aourâs.

Le mot Aourâs avait donc autrefois une signification générale qui nous échappe aujourd'hui, et aujourd'hui même il est encore usité en divers lieux, de sorte que les Châwi actuels peuvent admettre plusieurs Aourâs, par exemple un près de Khenchela, un autre chez les 'Abdi.

Il en est de même du mot *Djebel Mehmel*. Il y a un Djebel Mehmel bien connu chez les 'Abdi. Il en est un autre non moins célèbre au sud-est de Khenchela chez les Oulâd Rechaich. C'est un prolongement du Djebel Chechâr. Le mot *Mehmel*, dérivé de hamala, peut signifier la montagne qui contient, qui est grosse de monde, la montagne du rassemblement. En effet, pendant l'été, on se rassemble pour faire paître les troupeaux sur les deux Mehmel.

Nul n'ignore l'Ahmar-Khaddhou (la Joue rose), que l'on voit de Biskra; il en est un autre plus petit, à l'est de

Batna, dans les prolongements du Djebel Boû 'Arif. — Et que dire des Tougueur, qui sont en si grand nombre ?

Procopé a donc pu comprendre sous le nom d'Aourâs deux régions parfaitement différentes, telles que, d'une part, le Ma'afa au sud de Kenchela, absolument comme le feraient encore les indigènes. Une première fois, Salomon marche contre Iabdas retranché sur le Mehmel des 'Abdi; il marche contre l'Aourâs, rien n'est plus exact. Une seconde fois Salomon marche contre le même Iabdas retranché sur le Ma'afa; il marche encore contre l'Aourâs; et, je le répète, par une étrange coïncidence, le Ma'afa est une forteresse nationale tout comme le Mehmel des 'Abdi.

Reste la question du fleuve Abigas ou Amigas qui, suivant Procopé, longe l'Aourâs, et, suivant le même Procopé, descend de l'Aourâs. Il est évident qu'il s'agit là de deux rivières nommées d'un même nom par les indigènes. A mon avis, l'une est l'Ouâd Tâga, qui coule d'abord parallèlement *παράρσιον*, au Mehmel des 'Abdi; l'autre est l'Ouâd Boû Roughal, qui descend du Ma'afa. Procopé les confond sous le même nom probablement parce que de son temps les Berbères se servaient du mot *Abg* ou *Amg* pour désigner une certaine espèce de cours d'eau, comme ils disent aujourd'hui *souf* ou *irhzer*. Si l'on demande aujourd'hui à un Châwi comment s'appelle le torrent qui passe devant ses yeux, il vous répond *souf* ou *irhzer*. Un Arabe vous répondrait : *ouâd*, sans plus ajouter. N'est-il pas naturel de penser que Procopé, interrogeant les habitants du pays sur les noms de leurs rivières et de leurs montagnes a reçu une réponse analogue à celle que nous recevrons nous-mêmes? Au pied du Ma'afa, quand il a demandé le nom de la rivière qui en descend, on lui a répondu : *Abig* ou *Amig*, dont il a fait Abigas ou Amigas. Au pied de Mehmel des 'Abdi, il a reçu une réponse absolument semblable. Il en résulte qu'il appelle du même nom à la fois l'Ouâd Tâga et l'Ouâd Boû Roughal, de même qu'il appelle du nom commun de *Aourâs* le Mehmel des 'Abdi et le Djebel Ma'afa.

Telle est l'hypothèse que je vous sou mets pour expliquer la contradiction qui m'a frappé entre les deux passages de Procope. Quelle qu'en soit la valeur, le débat reste nettement posé : il y a deux Aourâs dans Procope.

Je vais maintenant insister, pour identifier, s'il est possible, la ville berbère de Ichoukkân à une position connue des anciens, sur le premier passage de Procope. L'historien nous y raconte que Salomon marcha une première fois contre les Berbères retranchés sur le mont Aourâs, à l'ouest et tout près de Timgâd. Cet Aourâs ne peut être, comme je l'ai dit plus haut, que le Mehmel des 'Abdi. Il parvient jusqu'à une journée de marche de la montagne, et, du point où il s'est arrêté, ses auxiliaires berbères peuvent *aller tous les jours*, dit expressément Procope, communiquer avec les compatriotes révoltés. Salomon ne pousse pas plus avant, mais il avise près de lui dans la montagne une position *fortifiée par la nature* et où se trouvait une *forteresse ancienne*. Il s'y retranche; il y reste trois jours; à la fin, sa petite armée menaçant de se désorganiser et d'ailleurs manquant de vivres, il est forcé de battre en retraite.

Le lieu où s'est ainsi établi Salomon pendant trois jours doit être, suivant moi, la ville d'Ichoukkân.

Lorsqu'on vient de Carthage, c'est-à-dire de l'est, et qu'on marche vers le Mehmel des 'Abdi, le terrain exige que l'on passe par la plaine de Firaz et qu'on remonte le cours de l'Ouâd Tâga. Dans la plaine de Firaz, on est juste à une journée de marche du Mehmel. Cette plaine ne présente pas de moyen de défense; mais à l'ouest, dans le col qui le sépare de la plaine de Tâhammâmt, se trouve cette vieille forteresse d'Ichoukkân, entre deux ravins très-profonds, forteresse naturelle dont la valeur militaire est presque égale à celle de la ville de Constantine. Il est naturel que Salomon s'y soit retranché. Procope ajoute : « Ce lieu est nommé par les Latins : « Montagne du Bouclier; il y avait là d'anciennes fortifications, *φρούριον παλαιόν*. » Rien ne convient mieux à notre Ichoukkân. Cette sorte de presque île

pointue et convexe comme une écaille de tortue entre la Khanguet El-Akhra et la Khanga Seba'a Regoûd, a bien la forme d'un bouclier, et j'ai parlé des constructions anciennes qu'on y rencontre.

Ma conclusion est donc que la ville berbère d'Ichoukkân est le ὄρος ἀσπίδος de Procope mentionné par cet écrivain dans la première expédition contre les Maures de l'Aourâs, c'est-à-dire contre le Mehmel des 'Abdi.

Je joins à cette lettre le levé que j'ai exécuté à la chaîne et à la boussole, sur lequel vous pourrez voir clairement toutes les positions dont j'ai parlé. Les noms qui sont portés m'ont été donnés par les indigènes, et voici le sens de la plupart d'entre eux :

Khanguet El-Tôb. — Défilé de Tôb. On appelle Tôb un village bâti à l'issue de ce défilé du côté du sud, sur le flanc du Djebel Terâbit. Le mot *tôb* désigne, comme on sait, une sorte de brique en terre sèche.

Djebel Terâbit. — Le mot *terâbit* désigne en berbère une motte de terre bizarrement pétrie dans les mains.

Tâhammâmt, la chaude. — Je remarquerai à ce propos qu'en berbère châwi, lorsqu'un mot est destiné à caractériser un lieu, il prend le plus souvent la forme féminine. Ainsi : Tizerîr, pays de pierres, du mot *azrou*, pierre ; Tabellirecht, pays des cigognes, de l'arabe *bellâredj*, etc.

Azelaf, les joncs. — De là le mot *azelaf* désigne souvent un lieu de pâture. Ainsi on dit : l'azelaf de Nouâder, l'azelaf de tel ou tel village.

Djebel Bou Ilef. — La montagne du sanglier. Le mot *ilef*, pluriel *ilfân*, est l'arabe *halloûf* (1).

(1) Le mot berbère châwi *ilef*, au pluriel *ilfân*, n'a qu'une ressemblance tout à fait accidentelle avec le mot arabe *halloûf*, mais il est extrêmement intéressant comme donnant peut-être la forme la plus ancienne et la plus pure du nom berbère qui, après avoir passé par la langue latine, se retrouve dans notre mot éléphant, comme on le retrouve aussi dans le mot *élu* des touâreg Azdjer. Les véritables noms berbères du sanglier : *âmoûad* (Ahaggar), *azhîbara* (Aïr) paraissent donc avoir été oubliés par les Berbères

Timerijin, les charbons ou les cendres. — On m'a donné comme équivalent arabe *remâda*.

Tioûna. — J'ignore le sens du mot *tioûna* (Dj. Tioûna). Cependant *tioua*, en châwi, signifie *dos*.

Djebel Kharroûba. — Le mot *kharroûba* désigne à la fois le fruit du caroubier, et une petite pièce de monnaie autrefois en usage.

Djebel Boû Drîesen. — *Drîs*, pluriel *drîesen* ou *driâs* est le nom châwi de la plante nommée par les Arabes Boû Nafa'a.

Khânguet Seba'a Regoùd. — Défilé des sept dormants.

Khânguet El-Akhra. — Défilé de l'autre monde.

Ichoukkân doit être décomposé en *ich-ou-kan*. J'ai entendu ailleurs, au pied du Chelliya : *ich-el-kom* (1).

L'oiseau *mirir* (2) est une sorte de geai analogue à notre geai de France, avec cette différence qu'il a le masque plus blanc et la voix moins forte. Il y a dans ce pays une autre sorte de geai que les Français appellent geai bleu et les indigènes *cheragrag*, à cause de son cri. Cet oiseau est presque entièrement bleu, le dos seulement est fauve.

Sanef des Touâba, 15 septembre 1876.

Je pense bien enfin être délivré de ma fièvre. Le mal m'avait repris dans la vallée très-malsaine de l'Ouâd El-Abiod. Ce pays est si peu visité que je manquais absolument de renseignements détaillés avant de m'y engager; en outre, les Touâba, bien moins cultivés et beaucoup moins aimables que les gens de l'Ouâd 'Abdi, m'ont laissé souvent

de l'Aouràs qui auront appliqué à ce pachyderme le nom d'un autre pachyderme auquel il ressemble, et qui a vécu jadis dans le nord de l'Afrique.

H. D.

(1) Le sens du nom *ichoukkân* me paraît facile à trouver sans qu'il soit besoin de le décomposer. J'y vois une variante dialectique d'*ehichkân* pluriel d'*ehichk* qui signifie un arbre dans la langue des Aouelimmiden. *Ichoukkân* serait alors un nom comparable à celui de La Forêt, en France. On sait que l'Aouràs, comme l'Algérie tout entière, a été fortement déboisé depuis l'invasion arabe.

H. D.

(2) Voyez, au sujet de cet oiseau, la légende, pages 55 à 58.

camper dans des lieux défavorables et même dangereux. Le cavalier et le soldat du train qui m'accompagnent étaient et sont encore plus malades que moi. Mon travail est donc allé fort lentement depuis le commencement de septembre.

J'espère vous adresser, dans une huitaine de jours, une courte étude sur la prononciation des Châwiya et sur les altérations des mots arabes lorsqu'ils passent dans leur dialecte.

J'y ajouterai un peu plus tard une étude géographique de la vallée des Touâba, que la plupart des cartes nous représentent d'une façon défectueuse, au moins quant à la nomenclature et à la disposition relative des villages.

Je veux vous soumettre aujourd'hui seulement une hypothèse à laquelle je me suis livré hier, tout en songeant à la question de la rivière Amigas, Abigas, ou plutôt des deux rivières Amigas ou Abigas.

Je considère d'abord qu'en berbère châwi, la permutation de l'*m* et du *b* est fréquente. Ainsi, l'on dit indifféremment dans les villages des Touâba *ibetchâne* ou *imetchân* (figes fraîches), et au village voisin du col de Tiranimîn (le lieu des roseaux; *ranîm* signifie un roseau) qui s'appelle Guela'a Tabentout, tire son nom, au dire des indigènes du mot *tamettôt*, femme. (Je remarquerai aussi à ce propos la permutation fréquente du *ou* en *ô*, et réciproquement.)

Je conclus que Amigas et Abigas sont le même mot.

Ensuite, je rapproche le nom de la ville de Thamugas, (Timgâd actuelle) donné par Procope du mot *amigas*. — Le nom Thamugas est d'abord précédé de la désignation féminine *th*, comme beaucoup de noms de lieu berbères. Je crois avoir cité comme exemple, dans ma dernière lettre, le mot *tibellirecht*, le lieu des cigognes, et le mot *tazerit*, le lieu pierreux. Faut-il voir dans l'*s* final un autre affixe féminin berbère mal transcrit par Procope, qui s'est hâté de greciser le mot? Cela ne me semble pas absolument nécessaire, parce que, si beaucoup de noms féminins berbères le por-

tent, beaucoup peuvent en être privés. Ainsi on dit indifféremment *thageleth* et *thagelè* (village sur un pilon. Racine arabe, Guela'a).

Ensuite après le *th* vient l'*a*. Je crois pouvoir démontrer, dans ma prochaine communication, que cet *a* qui précède (dans les grammaires et dictionnaires) presque tous les noms masculins singuliers berbères ne leur est pas inhérent. Il n'est, à mon sens, ni une désignation du masculin singulier ni un article. On l'énonce et on le supprime indifféremment dans beaucoup de mots. Ainsi, l'on dit *afoùs* aussi bien que *foùs* (main), *aberqoùq* aussi bien que *berqoùq* (abricot), *afalsio* aussi bien que *falsio* (faucon). On peut même supprimer dans plusieurs noms féminins, en même temps cet *a* que le *t* ou le *th* qui le précède.

Ainsi : *tafoukt*, *tfoukt*, *foukt* (soleil).

En éliminant le *th a* de *Thamugas* ou plutôt *Thamygas* d'après Procope, et, d'autre part, en éliminant le *a* de *abigas* ou *amigas*, il nous reste *migas* des deux côtés.

Le nom de la rivière ne provient pas, à mon sens, du nom de la ville. Autrement, il aurait une forme féminine. Les indigènes auraient répondu à Procope *Soûf* ou *Irhzer Thamgas*. La racine *mgs* ou plutôt encore *mg*, *bg*, doit désigner en langue berbère un objet, un végétal, un animal ou une forme d'où la rivière a tiré ce nom, grécisé probablement dans sa finale, *amigas*. Cet objet, désigné par la même racine *mg*, *bg*, se trouvait sans doute dans la dépression de terrain où l'on a bâti *Timgâd*, et la ville en a pris aussi son nom en lui donnant une tournure féminine.

Pouvons-nous chercher l'explication de *Thamygas*, *Amigas*, dans la langue latine ? Non, car nous trouvons le mot : *civitas Thamugad-ensium* avec sa forme berbère sur ses monuments presque contemporains de la fondation de la ville au premier siècle. Les Romains ont emprunté directement le nom berbère.

J'ai oublié de marquer, en commençant, que Procope

nomme le fleuve qui *longe l'Aourâs* et qui passe près de Tîmgâd : Amigas et non Abigas. Je reviendrai plus loin sur cette observation.

Je passe maintenant à la considération d'un autre mot, le nom de ruines de Baghaï, près desquelles passe, suivant Procope, le fleuve Abigas. Procope dit (Vandales II, 19), que Gontharis établit son camp *ἐπι Βαγαιῶν*, près de Bagaïn. Devons-nous voir dans cette forme l'accusatif grec d'un mot qui serait Bagaïs ? ou bien devons-nous penser que nous avons affaire ici à un mot laissé indéclinable en langue grecque, comme beaucoup de noms de localités barbares ?

J'expose avec beaucoup plus de timidité ce qui va suivre que ce qui précède.

D'abord il est étrange que cette forme *ïn* soit précisément la terminaison de beaucoup de pluriels féminins berbères. Supposons que le mot *bagaïn* soit un pluriel féminin berbère. La première objection sera que le *t* ou *th*, regardé comme un indice nécessaire de féminin, ne se trouve pas en avant de *Bagaïn*, ce qui donnerait *tabagaïn* ou *tibagaïn*. Je répondrai que ce *t* ou *th* peut aussi bien être supprimé devant beaucoup de pluriels féminins que devant les singuliers féminins. Ainsi je viens d'entendre *ouchchanîn*, équivalent de *taouchchanîn*, féminin pluriel de *oucchân* (chacal).—On appelle en châwi un *pique-assietie*: boû *hanounîn* (l'homme qui a plusieurs galettes). Ce mot *hanounîn* est le pluriel de *tahanount*. — On peut remarquer aussi dans ces deux exemples que le *t* final peut tomber dans les pluriels féminins comme le *t* initial.

Je compare le nom *Bagaïn*, au mot *ouchchanîn*, au mot *hanounîn*, au mot *tranimîn*, en ne tenant pas compte du *t*. *Bagaïn* a bien la physionomie d'un mot berbère.

Considérons maintenant que le *b* et l'*m* peuvent être indifféremment transposés dans les divers dialectes de l'Aourâs, comme je l'ai marqué plus haut, et disons Magaïn.

Rapprochons ensuite *Magaïn* de *mygas*, dans *Thamygas*.

Ces mots ne sont séparés que par la différence d'une voyelle, et une différence de forme très-explicable ; car le premier serait le pluriel féminin et le second le singulier masculin du même vocable.

On peut être surpris, si l'on ne considère que la forme actuelle des mots sans pénétrer dans l'organisme de la langue berbère, de voir soutenir que Timgâd et Baghaï sont deux mots presque identiques ; mais on trouve en berbère des choses plus surprenantes. Par exemple, le nom arabe de *Embârek* est devenu *Bala* chez les Touâba. D'ailleurs on doit penser que ces deux mots, Timgâd et Baghaï, tels que nous les entendons aujourd'hui, ont été défigurés le premier par les Latins et les Grecs, le second par les Arabes. Enfin, ce qui tranche toute difficulté, que l'on remonte au texte de Procope qui nous donne Thamygas et Bagaïn, ensuite qu'on applique à ces noms les règles de la formation des noms berbères-châwi, il me semble que ma thèse paraîtra fort soutenable.

N'est-il pas remarquable, d'autre part, de voir Procope nommer *Abigas* la rivière qui passe près de *Bagaïn*, tandis qu'il nomme *Amigas* celle qui passe près de *Thamygas* ! L'explication de ce fait est facile. Les populations berbères des environs de *Thamygas* avaient adopté l'usage de l'*m* plutôt que celui du *b* ; celles des environs de *Bagaïn* disaient *b* plutôt que *m*. Les premières auraient prononcé *imetchân* (figues fraîches), les secondes *ibetchân*. Cette divergence se vérifie encore aujourd'hui en maint endroit.

Je n'entreprendrai pas de chercher ce que signifie cette racine *mg*, *bg*. Cependant je trouve un rapprochement très-naturel entre *Bagaïn* et la forme kabyle du nom de Bougie, *Bagaïth* (les Romains nommaient cette ville d'un autre nom : *Saldæ*).

Dans cette recherche de la valeur de la racine *mg*, *bg*, en berbère, on pourra tirer parti de l'observation suivante : les Berbères châwi descendent très-facilement du *k* et *g*

dur jusqu'au *j* français et au *ie* en passant par le *ch*, et le *χ* ou *ch* allemand. Ainsi j'entends également : *annouguir* (allons) et *annouïr* ; *ifjër* (tortue) et *ifiër* ; *chenoui* (vous) et *χenoui* ; *kem*, *chem*, *χem* (combien), etc.

Je vous remercie beaucoup des conseils que vous m'avez donnés en matière de transcriptions. Vous verrez, dans ma prochaine lettre, que j'adopte votre alphabet en grande partie.

Khenchela, 4 octobre 1876.

Je suis revenu à Khenchela le 30 septembre après une tournée de quarante jours extrêmement pénible. Voici en quelques mots mon itinéraire : de Khenchela à Medîna du Chelliya, en contournant les pentes nord du Djebel Chelliya ; de Medîna à El-Hammâm des Touâba, de El-Hammâm au col de Tiranimîn à Tkouts, de Tkouts (direction nord-est) chez les Serhana, les Chorfa, les Benî Melloûl, les Oud-jâna ; ces derniers sont tout proches de Khenchela.

Je me suis bien repenti d'avoir fait cette excursion à cette époque. La fièvre m'a cruellement éprouvé, ainsi que mes hommes. Ces derniers surtout ont besoin d'un mois de soins et de bonne nourriture. Après le quatrième jour, aucun de nous ne pouvait monter à cheval. Nous sommes restés pendant cinq jours à El-'Adjâdj (Touâba), pendant six, à Sanef, alternativement pris de vomissements et incapables de manger. Nous sommes allés jusqu'au bout de nos forces.

Ce contre-temps m'a empêché de tirer de cette tournée les résultats dont j'ai besoin ; mais je crois que du moins, pour tout ce qui concerne les mœurs et les traditions, je tiendrai mes promesses en employant d'autres moyens.

Je ne sais comment vous remercier de la façon bienveillante dont vous avez apprécié devant la Société de Géographie les renseignements que je vous avais adressés touchant l'Ouâd 'Abdi. Je vous ai adressé, il y a maintenant près de deux mois, un autre travail sur les ruines berbères de

Ichoukkân. J'y ajoute, par ce courrier, une courte lettre qui est comme un appendice de cette étude. Je l'ai écrite pendant mon rude voyage chez les Touâba. Je vous serais infiniment obligé si vous vouliez bien me dire que ce travail (accompagné d'un plan) et cette lettre vous sont parvenus, car je suis toujours inquiet sur le sort de mes correspondances.

Je serai certainement pendant tout ce mois, soit à Khenchela, soit dans les environs. Si j'avais été mieux conseillé, je me serais d'abord établi ici, et mon dictionnaire châwi serait déjà fait; car Khenchela est comme le centre des Oudjâna et des 'Amâmra, dont certaines fractions représentent certainement les plus anciens habitants de l'Aourâs, et le dialecte que parlent ces tribus me semble plus pur que les autres. Cette région est aussi celle dans laquelle Salomon a le plus souvent opéré contre les Berbères. Enfin, les traditions y abondent : les héros berbères sont ici Djokrân et la reine Tassia mentionnés dans le Kitâb El-Adouâni (Cf. Féraud, *Rev. arch. de Constantine*).

D'ailleurs, outre l'étude du Châwi, je dois songer à ma santé, qui a été fort éprouvée. J'avouerai même que j'ai quelques inquiétudes au sujet de la dernière tournée que j'entreprendrai de Tebessa à Negrîn, puis à Biskra en remontant toutes les vallées. Mon estomac ne supporte plus la nourriture arabe, et je ne puis emporter grandes provisions sur mes deux mulets.

PLAN
des ruines et des nécropoles
D'ICHOUKKÂN
levé à la chaîne et à la boussole
par Em. MASQUERAY
(20 Juillet 1876)

Echelle $\frac{1}{15.000}$

300 mètres 1 Kilomètre

LEGENDE

- ▣▣▣▣ Murs
- ◻◻◻◻ Tours des fortifications
- ⊙ Tours dans les nécropoles
- ⋯⋯⋯ Tombs

